

Le refus universel de la nudité

France BOREL

RESUME DE LA COMMUNICATION PRESENTÉE AU COLLOQUE «TOUS PARENTS, TOUS DIFFÉRENTS».

Dès la naissance, l'être humain est marqué par le social, comme si sa nudité naturelle était absolument inadmissible, insupportable, voire dangereuse. Lorsque l'enfant paraît, la société s'en empare, le manipule, l'habille, le forme et le déforme en y mettant parfois une certaine violence. Outre les soins élémentaires — dont la diversité même prouve le peu de motivation objective —, une tendance profonde, universelle et insondable pousse familles, clans, tribus à modifier activement les apparences.

L'anatomie première, l'anatomie donnée est toujours considérée comme inacceptable. La chair à l'état brut semble aussi intolérable que menaçante. Le corps, la peau, dans leur seule nudité, n'ont pas d'existence possible. L'organisme n'est acceptable que transformé, couvert de signes. Le corps ne parle que s'il est habillé d'artifices.

Pendant des millénaires, aux quatre coins du monde, des mères pétrissent les crânes des nouveau-nés pour leur donner une silhouette conforme aux critères de beauté en vigueur. Les petits Occidentaux du XIX^e siècle sont corsetés dans d'étroits maillots afin de garder des membres bien droits. Dans le monde qualifié de primitif, les enfants sont rapidement marqués de scarifications ou de tatouages lors de rituels qui se prolongent et se répètent à toutes les grandes étapes de leur vie. Très vite, l'enfant est revêtu d'une ceinture, d'un collier ou d'un bracelet; lèvres, oreilles, nez sont percés, étirés.

Des cultures mettent au point des appareillages sophistiqués en vue de modifier apparences et structures physiques. Le berceau des Indiens d'Amérique écrase le crâne et lui donne une forme de galet. Les liens d'écorce noués serrés autour de la tête, chez les Mangbetus d'Afrique, l'allongent en un interminable pain de sucre fort apprécié du point de vue esthétique. Pour des motifs érotiques, le pied de la Chinoise est, dès le plus jeune âge, bandé, ligaturé, afin d'obtenir une déformation profonde et irréversible

dont dépendront les succès amoureux et matrimoniaux¹.

«Il fallait être peint pour être homme, explique Claude Lévi-Strauss (1955) à propos des Caduveo du Brésil, celui qui restait à l'état de nature ne se distinguait pas de la brute.» En Polynésie, la jeune femme non tatouée ne trouve pas de mari. La main qui n'est pas ornée ne peut faire la cuisine ni plonger dans l'écuelle commune pour se nourrir. Les lèvres laissées roses sont méprisables et laides. Celui (ou celle) qui refuse l'épreuve du tatouage est perçu comme marginal et suspect.

Chez les Tivs du Nigeria, les femmes attirent le regard sur leur jambes par des scarifications élaborées et des bracelets de perles; les mollets les mieux décorés sont connus à des kilomètres à la ronde. Au Tchad, les femmes se moquent allègrement des hommes n'ayant pas les incisions tribales derrière les oreilles et «dont la peau du crâne est aussi lisse et tendue que celle d'un tambour» (Berre, 1953). Elles n'en veulent d'ailleurs pas pour époux. Les mâles se soumettent à la coutume et déclarent souhaiter une cicatrice très profonde laissant des traces visibles dans l'os du crâne après la mort.

Déjà au début du XVIII^e siècle, le père Laurent de Lucques remarque que les petites filles du royaume du Congo² qui ne supportent pas les scarifications et se mettent à crier au point de faire cesser l'opération sont jugées comme des «bonnes à rien» (Cuvelier, 1953). C'est pourquoi les hommes, avant de se marier, vérifient si le dessin tracé sur le ventre de la jeune fille est bel et bien achevé.

Le fait que les motivations et les prétextes relèvent de l'ordre esthétique, érotique, hygiénique ou même médical n'influe pas sur l'effet qui, lui, va toujours dans le sens des métamorphoses du paraître corporel, métamorphoses plus ou moins effectives mais présentes et souhaitées.

Le corps se donne comme une matière première souple, malléable et transformable, une sorte de pâte à modeler se pliant docilement aux volontés et aux désirs sociaux. C'est un support

idéal pour les inscriptions; il offre la surface de sa peau à toutes les marques permettant de le distinguer du règne animal. Il prête spontanément le flanc aux tatouages et aux scarifications afin de se transformer visiblement et de façon reconnaissable en corps social.

Considéré comme bestial, le corps nu, absolument nu, rejoint l'ordre de la nature et confond l'homme avec la bête, alors que le corps décoré, vêtu (ne fût-ce que d'une ceinture), tatoué, mutilé, exhibe ostensiblement son humanité et son intégration à un groupe constitué. «L'idéal tourmente la nature la plus grossière, écrit Théophile Gautier, et le goût pour l'ornementation distingue l'être intelligent de la brute plus nettement que toute autre particularité. En effet, aucun chien n'a jamais songé à mettre des boucles d'oreilles.»

C'est donc par le refus catégorique de la nudité que l'être humain se distingue de la nature. La marque démarque. Elle instaure une césure radicale entre un biologique donné dans sa brutalité et une conquête d'ordre culturel. Constamment, le corps est dompté; les instances sociales exigent à tout prix — y compris celui de la douleur, de la contrainte ou de l'inconfort — qu'il abandonne sa sauvagerie.

Chaque civilisation choisit, par un réseau d'affinités électives difficiles à déterminer, ses zones privilégiées de transformations; zones aussi labiles et mouvantes que celles de l'érotisme ou de la pudeur. Les modifications corporelles échappent au seul individu, elles dépendent d'une collectivité homogène qui, à un certain moment, réalise un consensus secret lui dictant de s'attaquer à telle ou telle partie de l'anatomie.

Mais, par-delà les choix, les options et les différences, la constante reste la transformation des apparences. Même nos cultures occidentales contemporaines, derrière le culte de l'intégralité

du corps, ne cessent de le changer en l'habillant de muscles, de bronzage ou de fards, en lui teignant la chevelure ou en lui arrachant les poils. Les gestes apparemment les plus innocents de l'entretien du corps cachent souvent une tendance persistante et déguisée à l'assujettir à des normes strictes qui le revêtent d'un voile de civilisation. Sous aucun tropique ne persiste la nudité intégrale offerte par la naissance. L'homme met son empreinte sur l'homme. Le corps n'est pas un produit de la nature, mais de la culture.

Notes

¹ Il existe aussi, bien sûr, diverses mutilations sexuelles : excision et circoncision; ces pages ne les abordent pas, elles constituent une étude en soi.

² Lorsque cela se justifie chronologiquement et par respect pour les sources, les anciennes appellations géographiques sont maintenues.

Extrait de : BOREL, F., 1992. *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*. Paris, Calman-Levy, 259 p.

Bibliographie

- BERRE, M., 1953. Une curieuse coutume du Tchad : Les Domats. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, 3 (36-37) : 260.
- CUVELIER, J., 1953. *Relation sur le Congo du père Laurent de Lucques*. Bruxelles, Institut royal colonial belge : 144.
- LEVI-STRAUSS, C., 1955. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon : 214.

Adresse de l'auteur :

F. BOREL
Ecole nationale supérieure des
Arts visuels de la Cambre
Abbaye de la Cambre, 21
B-1050 Bruxelles

Manuscrit reçu le 3 mars 1994